



Entretien avec Hélène Dorion (janvier 2023)

Hélène Dorion, *Mes forêts* (édition Bruno Doucey)
Parcours : « La poésie, la nature, l'intime »

Liens avec le programme

Mes forêts d'Hélène Dorion et son parcours associé : « La poésie, la nature, l'intime » sont inscrits au programme national des classes de première des voies générale et technologique, pour l'objet d'étude la poésie du XIX^e au XXI^e siècle, à compter de la rentrée 2023.

« Le programme de première réunit pour chaque objet d'étude ces deux orientations, afin de permettre une étude approfondie des œuvres et de l'inscrire dans une connaissance plus précise de leur contexte historique, littéraire et artistique. [...] L'étude de l'œuvre et celle du parcours sont étroitement liées et doivent s'éclairer mutuellement : si l'interprétation d'une œuvre suppose en effet un travail d'analyse interne alternant l'explication de certains passages et des vues plus synthétiques et transversales, elle requiert également, pour que les élèves puissent comprendre ses enjeux et sa valeur, que soient pris en compte, dans une étude externe, les principaux éléments du contexte à la fois historique, littéraire et artistique dans lequel elle s'est écrite ». (programme de français de première des voies générale et technologique)

Entretien avec Hélène Dorion (janvier 2023)

Les professeurs et les élèves français qui auront la chance de vous lire et de vous étudier pourront s'interroger sur d'éventuelles spécificités d'une littérature francophone d'Amérique du Nord qu'ils ne connaissent pas forcément. Vos forêts ne sont peut-être pas les nôtres, votre bibliothèque de poésie, votre rapport à la langue et à la littérature peuvent être imaginés différents...

Je tenais d'abord à remercier le ministère de l'éducation français tant je suis consciente de la chance de pouvoir figurer dans un programme national : c'est une chance considérable pour la poésie que d'espérer atteindre nombre de lecteurs et notamment de jeunes lecteurs, et de partager ainsi ma vision du monde. Cet événement s'inscrit presque miraculeusement dans le travail que j'effectue à présent, fait converger mes ambitions d'autrice et mes espérances pour le monde dans lequel nous vivons, qui ne serait sans doute pas dans l'état que nous savons si quelque chose du poème était entendu, mis en œuvre, ou si nous pouvions, avec ce que nous dit et nous apprend la poésie, réarticuler notre rapport au monde.

Il n'est pas sûr que les professeurs ni les élèves aient besoin d'une forte contextualisation pour appréhender *Mes forêts*. Mais si vous me demandez à quels contextes je tiens personnellement, je vous dirais d'emblée par ce qui constitue l'identité québécoise : parce qu'elle est plurielle, duelle, contradictoire. Nous constituons un îlot francophone dans une Amérique du Nord anglophone. Plus qu'une identité au sens univoque, ce sont justement cette pluralité, cette dualité, qui importent et qui me constituent. Nous vivons une situation de bilinguisme ; notre langue française n'est pas d'abord la splendide langue de siècles passés de littérature, mais une langue qui fut dominée, aliénée. À partir des années 60 du siècle dernier, et de ce qui fut appelé à juste titre la « Révolution tranquille », un ancien Québec dominé économiquement et culturellement, soumis également au poids de la religion dans la société civile, a connu un épanouissement qui désormais nous fonde. Les émancipations linguistiques, culturelles, scolaires, économiques, féminines se sont accomplies conjointement. Pour ma part, j'ai conscience d'en avoir hérité, et de disposer par exemple d'un rapport intime à la langue, qui ne passe pas pour nous par le truchement intimidant de la grande gloire d'une longue histoire littéraire. Qui plus est, j'envisage cette identité sans repli ni hostilité : les étés de mon enfance se sont passés aux États-Unis, et j'y séjourne fréquemment depuis de nombreuses années (la mer, par exemple, est pour moi américaine, et notre espace est en effet celui de l'Amérique). Parlant les deux langues, j'appréhende cette dualité de francophone dans un espace qui ne l'est pas comme une identité fêlée, qu'il ne s'agit pas de résorber ou de recoudre, peut-être pas même de concilier. Leur tension est plus riche que ne le serait leur suture. Et si la poésie, comme c'est souvent dit et comme je le crois, travaille avec ou dans des oppositions fondamentales, il ne s'agit pas tant de réunir ces tendances distinctes que de les laisser vaciller. C'est la faille qui nous constitue, c'est cette faille qui fait exister le poème.

Depuis que je publie en France, je constate en effet que le rapport à la langue est pour nous davantage affranchi d'une tutelle historique qui peut être lourde. La langue nous appartient et nous constitue, mais dans une relation peut-être plus intime, moins d'abord sociale et contraignante, que vous ne la vivez. Mais je ne peux évidemment « qu'intuitionner » un lien à la langue différent du mien, teinté par l'histoire propre au Québec.

Cette richesse conduit-elle à ce que vous ayez une autre bibliothèque que celle des auteurs français, plus ouverte par exemple sur le continent américain que ne seraient les leurs ?

Du côté anglo-saxon, je ne suis pas pour ma part allée chercher, comme d'autres ont dû le faire, chez des contemporains (la *Beat generation*, par exemple, ouverte à l'expérience de la vie et à une certaine spontanéité) ce qui permettait de résister au structuralisme qui dominait les études littéraires. Ce n'est pas mon cas. Si je devais citer un auteur déterminant québécois, ce serait Saint-Denis Garneau (1912-1943), poète considéré à juste titre comme précurseur de la modernité littéraire au Québec, auquel j'ai consacré une anthologie. Il a beaucoup compté pour moi, notamment dans le sentiment de liberté, dans une exploration de dualismes, et dans l'appropriation d'une langue qui n'est pas seulement le décalque de la norme française, qui bénéficie de libertés syntaxiques, dont on a pu dire qu'elles étaient des maladroites, alors qu'elles relèvent d'une identité assumée, et de ce qu'elle permet d'inventer. Mais l'autre référence qui me vient immédiatement à l'esprit est celle d'Yves Bonnefoy, dont la découverte fut aussi comme une sorte de porte, d'après laquelle j'ai tiré tout un fil de poètes : Philippe Jaccottet, Reverdy, Éluard, Lionel Ray, Lorand Gaspar (dont le rapport au paysage m'a toujours retenue). La poésie contemporaine française est

sans doute la plus fréquentée, et avec elle des références européennes : Mario Luzi, Eugenio de Andrade... Tout ce que la merveilleuse collection Orphée des éditions de La Différence nous a fait découvrir. Dans la poésie américaine, sans doute puis-je citer (comme de nombreux auteurs français j'imagine) Whitman et Emily Dickinson – qui sont eux-mêmes deux extrêmes, de dilatation ou de concentration poétique. Mais vous le constatez, sur le plan littéraire, mes références sont majoritairement françaises et européennes. C'est l'espace, géographique et culturel plus que littéraire, qui est en effet celui dans lequel je vis : américain, avec des forêts que vous jugeriez immenses...

Vous avez tout à l'heure mentionné que la mer est pour vous américaine, par votre expérience, vos séjours. Pour des Français, elle peut être aussi atlantique, mais sur des côtes bien éloignées de celles que vous indiquiez, et pour nombre d'entre eux, elle est essentiellement méditerranéenne. Comme pour les forêts, ces différences des imaginaires peuvent-elles interférer dans la lecture des poèmes, produire des visions bien différentes de celles auxquelles vos mots songent, déclencher des connotations inadaptées? *Mes forêts* intervient dans les programmes français après un été caniculaire de très graves incendies, dans une nouvelle considération de la nature, tandis que le souci écologique s'est considérablement popularisé.

Un décalage des références tel que vous le présentez ne gêne ni la lecture ni la compréhension. Pour parler très concrètement, c'est un séjour d'écriture au Centre des arts de Banff, dans la province de l'Alberta, qui a déclenché la première intuition vers ce qui deviendra *Mes forêts*. Il y avait alors dans l'Ouest canadien des incendies considérables qui ravageaient les forêts pendant mon séjour. Mais la rédaction poétique est souvent longue, étirée dans le temps, et c'est un autre événement, celui de la pandémie et du confinement, qui a intensifié en 2020 l'écriture proprement dite de ce livre. Tout était singulièrement remis en question, tout se déplaçait : notre rapport au temps, notre considération des priorités, notre vision de l'espace, du soin, de la relation aux autres, au travail... Le confinement peut-être explique que ce livre soit pour moi l'une des rares créations poétiques dont la rédaction fut concentrée dans le temps : d'ordinaire, il faut des années pour que le livre poétique s'enracine, se développe, à la différence des romans qui mobilisent de manière plus concentrée, mais exigent davantage de recherche et de travail en amont. C'est dans cette période de grande remise en question collective et individuelle que le projet mûri a abouti, et il est directement en lien avec cette expérience du confinement, largement partagée où qu'on ait pu le vivre. Certains thèmes se sont alors imposés, je pense par exemple au temps, à la conscience écologique et au lien que nous entretenons avec l'écran et la présence presque continue de la technologie dans nos vies. Qui plus est, le livre travaille une réalité concrète, mais l'arbre, son écorce, sa présence, y sont aussi une métaphore de notre intériorité, et c'est finalement l'essence de la forêt qui est visée par le poème, le rapport entre l'intérieur et l'extérieur, entre nous et le monde... Il n'y a nul inconvénient, au contraire, à ce que chaque lecteur projette ses propres forêts concrètes, et que ce soit avec ses propres images qu'il accomplisse le parcours que dessine le livre.

Le mot de parcours est important pour *Mes forêts*. L'une des premières tâches pour les professeurs sera peut-être de tordre le cou au préjugé du recueil, par lequel le livre poétique est rarement conçu comme une forme en soi, à la différence du roman, où le déroulement du récit rend visible un fil... Trop souvent peut-être, on picore dans le livre de poèmes, on le pratique comme une anthologie, comme si la progression n'y avait pas d'importance...

J'utilise rarement le mot « recueil » pour mes livres de poèmes, mot qui donne en effet l'impression que l'on a rassemblé des éléments épars, que la construction de l'ensemble importe peu. Tous mes livres sont structurés, avec une attention particulière aux bornes du texte, le premier, le dernier poème, aux jeux d'échos d'un texte à l'autre, à leur succession... Mais il est vrai que *Mes forêts* dispose d'une unité et d'un mouvement progressif plus notable encore que dans d'autres. Au fond, je crois pouvoir dire que j'ai conçu ce livre, nourri entre autres par ma sensibilité à la musique et porté par elle, comme une symphonie, avec des mouvements contrastés, mais une progression depuis la voix plutôt solitaire et concentrée du début, vers le mouvement choral et plus ample de la troisième partie... C'est pourquoi d'ailleurs j'ai voulu donner à connaître la liste musicale avec laquelle ce livre fut écrit, la concevant aussi comme un moyen de partager mes émotions, et d'approcher peut-être le texte en juxtaposant les musiques et le poème...

Votre très beau livre se suffit évidemment à lui-même. Si des lecteurs, à commencer par des professeurs, souhaitaient cependant découvrir votre œuvre plus avant, mais en relation avec *Mes forêts*, quels livres conseilleriez-vous ?

Vous avez raison d'insister sur le fait qu'aucune lecture contextuelle ou cotextuelle n'est nécessaire pour appréhender mon livre. S'il fallait absolument mettre en rapport *Mes forêts* avec des livres qui pourraient nourrir son étude, je proposerais mon roman, *Pas même le bruit d'un fleuve*, parce que les deux dialoguent, comme le fleuve et la forêt, mais aussi le plus lointain *Jours de sable*, récit d'enfance. Enfin, du côté poétique de mon œuvre, *Mondes fragiles, choses frêles*.

Propos recueillis par Olivier Barbarant.

Références bibliographiques

- *Pas même le bruit d'un fleuve*, poésie, Québec, éditions Alto, 2020 ; Marseille, éditions Le Mot et le reste, 2022.
- *Comme résonne la vie*, poésie, édition Bruno Doucey, 2018.
- *Jours de sable*, Montréal, récit, éditions Druide, collection de poche, 2018.
- *Mondes fragiles, choses frêles*, poésie, Montréal, éditions de l'Hexagone, collection « rétrospectives », 2006.
- *Poèmes choisis de Saint-Denys Garneau*, Montréal, éditions du Noroît, 1993.

D'autres entretiens d'Hélène Dorion, en format vidéo

- [Entretien autour du livre *Mes forêts* et de sa démarche créatrice animé par Patricia Powers, 2022 \(30 min 17 s\)](#)
- [Entretien audio via Radio VM, animé par Marilou Brousseau \(57 min\)](#)

Entretiens Radio Canada

Afin de pouvoir accéder aux ressources hébergées par le site web de Radio Canada, une mise à jour récente des navigateurs internet est nécessaire. Elles sont accessibles via un smartphone.

- [Entrevue du 6 mars 2023 : « *Mes forêts* au programme du bac français » \(18 min\)](#)
- [Chronique du 7 décembre 2022 : « De la poésie à lire pour s'émerveiller » \(9 min\)](#)
- [Entrevue du 11 mars 2020 : « Pourquoi j'écris ? » \(17 min\)](#)

Le site web officiel d'Hélène Dorion

www.helenedorion.com